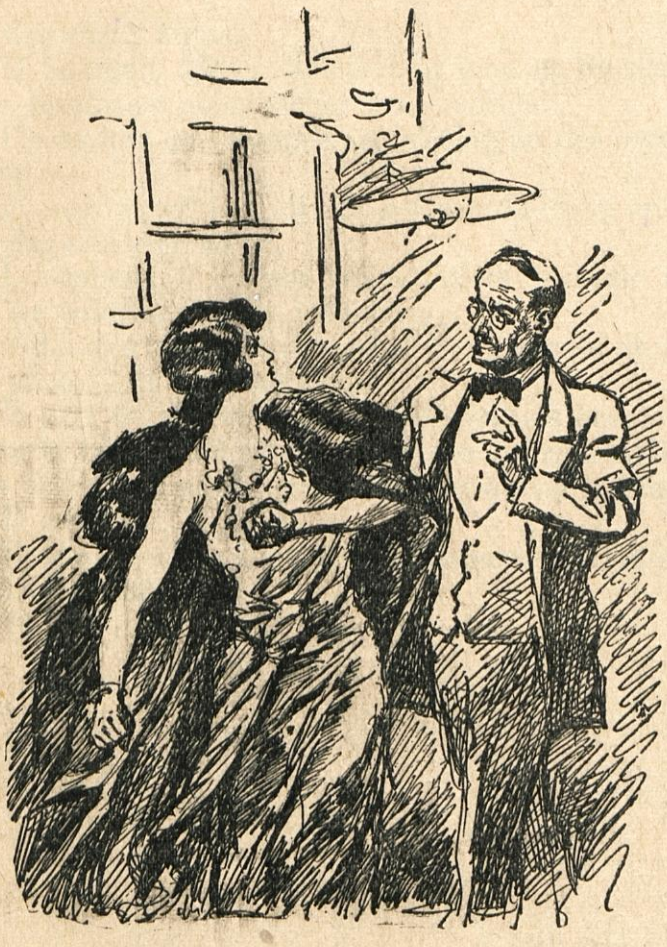
N° 117 Prix 1 fr 20
Belgique : 1 fr 50



— Vous bluffez! dit-elle, vous ne savez rien; vous vous vantez, afin de m'effrayer... (p. 3660).

Paris 20-8-1932

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Le Consul lui tendit le papier d'une main tremblante.

Esterhazy signa.

Il affectait d'être violemment ému et fit semblant de se détourner pour cacher son émotion...

Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres du Consul...

Il entr'ouvrit le tiroir de son secrétaire et en sortit un petit coffre en acier.

Lentement, il en tira treize billets de mille francs et il les compta devant Esterhazy.

Celui-ci s'efforçait de cacher l'expression de triomphe qui brillait dans ses yeux.

Il prit d'un geste négligent les billets que le fonctionnaire lui tendait; il les glissa dans son portefeuille; fit au Consul un salut cérémonieux et quitta le Consulat.

Il exultait...

Encore une fois il avait bien manœuvré; il était très satisfait de lui-même...

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

CHAPITRE CDLXIX

LE DESESPOIR D'YVONNE

Aidés de Lisette, la femme de chambre, les deux inspecteurs s'étaient employés à faire revenir Yvonne Melan à elle.

La malheureuse femme n'avait pas tout à fait conscience de ce qui lui arrivait...

Il lui fallut un bon moment pour revenir à la réalité...

Enfin, quand elle se souvint, elle se remit à pleurer à chaudes larmes : elle suppliait :

— Dîtes-moi la vérité, Messieurs, toute la vérité!... Pour quelle raison a-t-on arrêté mon mari...? Qu'a-t-il fait?...

— On vous le dira à la Préfecture, Madame, répondit l'un des hommes... Venez avec nous...

— Cela signifie que vous m'arrêtez également?...

— Non, madame, nous n'avons pas de mandat d'arrêt contre vous... Il ne s'agit que d'une formalité. Nous

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

sommes obligés de vous amener devant nos chefs pour un interrogatoire...

La pensée qu'elle allait sortir de chez elle entre les deux inspecteurs de police épouvanta Yvonne...

Elle eut l'idée de leur dire qu'elle se sentait trop faible pour les suivre; mais à la réflexion, elle ne s'arrêta pas à cette idée : elle voulait, avant tout, savoir ce qui était arrivé à son mari et le seul moyen était de se résigner à accompagner ces hommes...

Elle les suivit donc sans protester.

Un peu d'espoir d'ailleurs, revenait en son cœur : elle se disait qu'elle pourrait sans doute aider Hugues en donnant des renseignements au commissaire de police.

Elle était sûre que c'était Dubois qui était la cause de ce malheur...

Elle se reprochait d'avoir gardé le silence sur ce qu'elle avait appris dans l'après-midi de l'avant-veille...

— Pourquoi ne lui ai-je pas dit que Dubois était surveillé, se disait-elle, si je l'avais prévenu, peut-être que rien de cela ne serait arrivé... Il se serait tenu sur ses gardes et sans doute ne serait-il pas tombé dans le piège...

. . . . . .

Quand elle entra dans le bureau du commissaire, chargé de l'affaire, Yvonne était prête à défaillir.

Le fonctionnaire s'en aperçut et un peu de pitié entra dans son cœur, cuirassé, cependant, contre les émotions de ce genre...

Désignant une chaise à la malheureuse jeune femme il la pria poliment de s'asseoir.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Yvonne obéit, en posant sur le commissaire un regard chargé d'inquiétude.

— Vous savez qu'on a arrêté votre mari, Madame? demanda celui-ci, en enveloppant la jeune femme d'un regard investigateur.

— Oui, Monsieur, je l'ai appris tout à l'heure par vos hommes, répondit Yvonne; mais je ne comprends pas... je ne vois pas pour quelle raison, il a pu être arrêté...

— Votre mari est inculpé d'espionnage, Madame...

— D'espionnage...

Yvonne était devenue subitement blême; tout son sang s'était retiré de son visage; ses mains se crispèrent sur les bras du fauteuil... elle dut fermer les yeux; elle se sentait défaillir...

Un gémissement douloureux sortit de ses lèvres, puis elle éclata en sanglots.

— Soyez courageuse, Madame, dit le commissaire... Il faut que vous supportiez cette épreuve avec énergie... je dois vous poser quelques questions et je vous prie de vous calmer, afin que vous puissiez me répondre en toute lucidité...

Yvonne retint ses larmes, sécha ses yeux; fit un effort surhumain pour relever la tête; mais elle n'osait pas regarder le fonctionnaire en face.

Détournant la tête, elle dit rapidement, d'une voix étouffée :

— Ce malheur est venu si vite; tout cela est tellement inattendu pour moi, que je ne sais pas ce que je pourrai vous dire... Avant la visite de vos inspecteurs, qui m'ont appris l'arrestation de mon mari, je ne savais rien...

— Mais, maintenant, que vous savez, dit le commissaire d'une voix ferme; maintenant, sans doute, vous

avez fait quelques réflexions sur ce fait... Vous pouvez sans doute me dire le résultat de vos réflexions...?

— Je n'ai pas eu le temps de beaucoup réfléchir, Monsieur le commissaire... Ce n'est qu'un pressentiment... Peut-être... Je crois que ce sont les relations de mon mari avec un certain Dubois, un belge, qui doivent être la cause de ce malheur...

— Savez-vous comment ont commencé les relations de votre mari avec cet homme?... Est-ce votre mari qui a cherché à entrer en rapports avec ce Dubois?... Où l'a-t-il connu?...

— Oui, je sais, dit la jeune femme... Il n'a pas cherché à le connaître... C'est tout à fait par hasard...

Et d'une voix tremblante, entrecoupée par les sanglots, Yvonne se mit à raconter au commissaire l'histoire de leurs relations avec Dubois...

— Et, depuis que vous êtes mariés, que vous avez quitté la maison de votre mère, cet homme est-il venu souvent vous rendre visite...?

— Non, il n'est venu à la maison qu'une seule fois et, ce jour-là, il disait à mon mari qu'il pourrait lui faire gagner beaucoup d'argent...

— Ah! ah!... dit le commissaire. C'est cela qui a tenté votre mari, sans doute...

Elle secoua la tête :

— Non, je suis sûre que mon mari a refusé... Il ne croyait pas ce que disait Dubois; il disait que c'était un menteur et un vantard et qu'il affirmait des choses fausses... C'est moi qui prenais la défense de Dubois : je lui représentais qu'il nous avait déjà tiré d'embarras en nous prêtant de l'argent et qu'il nous aiderait encore dans nos difficultés matérielles actuelles...

— Vous aviez des besoins urgents d'argent?...

— Nous avions des dettes...

— Dubois le savait...?

— Oui...

— Comment pouviez-vous avoir des dettes...? Je crois savoir que votre mari gagnait suffisamment pour vous assurer une vie tranquille...

Yvonne hésita un instant, puis elle se décida à parler :

— Assez pour vivre, oui, Monsieur le commissaire... Mais nous étions fiancés depuis trois ans et Melan ne gagnait pas assez pour économiser la somme nécessaire à notre installation... Il se désolait et ce fut Dubois, devant qui nous parlions de notre mariage, sans cesse remis, faute de l'argent nécessaire, qui offrit de nous prêter tout de suite mille francs... Mais c'était insuffisant pour acheter les meubles nécessaires et à l'instigation de Dubois, nous achetâmes à crédit ce qu'il nous fallait... J'étais tentée et quoique cela ne plut que médiocrement à mon fiancé, il le fit pour me faire plaisir... C'est ainsi que nous avons acheté les meubles et pas mal d'autres choses coûteuses, à crédit. Nous avons signé des traites...

« Mais, bientôt, dès que nous fûmes mariés et que nous nous trouvâmes en face des réalités, nous nous sommes aperçus que nos dettes étaient un poids terrible pour nous... Melan gagnait assez pour vivre ; mais nous ne pouvions amortir nos dettes... Nous vivions dans une atmosphère effrayante, les derniers temps. J'avais peur des créanciers, car je pensais que l'on nous reprendrait toutes ces choses auxquelles je tenais tant...

— Et, naturellement, vous pleuriez et votre mari était malheureux, demanda le commissaire qui commençait à comprendre par quel calvaire était passé le pauvre Melan, avant de commettre son crime...

Il avait été un mari faible, entre les mains d'une petite femme coquette et égoïste ; mais celle-ci aussi était

maintenant, bien à plaindre... Elle était bien punie de son désir de luxe et de coquetterie.

— Vous avez parlé à Dubois de vos ennuis ?

— Oui... Il vint nous voir et mon mari lui exposa sa situation désespérée... C'est alors que Dubois offrit de lui faire gagner une grosse somme.

— Dubois venait souvent chez vous ?...

— Non, il ne vint à la maison que ce jour-là ? C'est alors que mon mari le mit au courant de nos ennuis.

— Et votre mari avait confiance dans les promesses de Dubois ?

— Non, il se méfiait de lui ; il croyait qu'il faisait des promesses en l'air, sans avoir l'intention de les tenir. Dubois lui avait donné rendez-vous dans un café, mais Hugues ne voulait pas aller l'y trouver... C'est moi qui ai dû le persuader d'aller le voir.

— Connaissez-vous le café où ils se rencontraient?

— Ce doit être la brasserie Grüber, sur les boulevards ; mais peut-être ne se sont-ils rencontrés là que la première fois ; car, depuis, mon mari allait trouver Dubois assez fréquemment, mais il ne m'en parlait pas...

— Mais, insista le comissaire, ne savez-vous pas s'ils avaient convenu de quelque chose ?

— Non, je ne sais rien de précis... Mais, ce dont je suis sûre c'est qu'à leur premier rendez-vous, Dubois a dû faire à mon mari des propositions que celui-ci a jugé, sans doute, déplaisantes, car lorsqu'il est rentré, ce soir là, il était très agité.

« Il n'a pas voulu répondre, aux questions que je lui posais... Mais comme on nous avait présenté une traite de mille francs et que nous n'avions pas le premier sou pour la payer, il fallut que le lendemain il allât trouver Dubois... C'était celui-ci qui avait mis en circulation cette traite, sans que mon mari en sût rien... Hugues croyait

avoir signé un simple reçu et il se trouvait que c'était une traite.. Il était fou furieux, ce jour-là...

— Comment ! s'exclama le commissaire ; votre mari ne savait pas qu'il avait signé une traite entre les mains de Dubois..

— Non ; c'est justement là la raison de toute cette histoire. Comme je vous l'ai dit, il croyait n'avoir signé qu'un simple reçu sans date d'échéance... Naturellement, je lui ai fait des reproches, en lui disant que n'importe qui pouvait s'apercevoir de la différence existant entre une traite et un reçu... Mais le soir où Hugues avait signé cette pièce, Dubois l'avait invité à dîner et ils avaient beaucoup bu...

— Ah ! et vous croyez que Dubois a roulé votre mari en lui faisant signer cette traite par surprise ?...

— J'en suis sûre... Maintenant, je pense que cet homme est capable de tout.

— Vous croyez ?

Le commissaire fronçait les sourcils.

Il semblait réfléchir.

Puis il posa de nouveau les yeux sur Yvonne et lui demanda :

— Depuis combien de temps votre mari travaillait-il à l'Etat-Major ?...

— Depuis six ans...

— Oh ! oh ! six ans..

Le magistrat paraissait surpris.

Il nota quelque chose sur un petit carnet ; puis il reprit :

— Votre mari ne vous a jamais fait part de ses doutes sur Dubois ?.. Il ne craignait pas d'être compromis par ses relations avec cet homme qui est étranger ?

— Je ne crois pas, monsieur le Commissaire. A vous dire vrai, mon mari est confiant comme un enfant...

— Ce doit être un naïf, en effet, pensa le commissaire.

Puis il reprit tout haut :

— Ne savez-vous pas que votre mari avait d'autres relations avec des étrangers ?

— Oh ! non, dit Yvonne, il n'en connaissait certainement pas d'autres que Dubois ; il n'avait même aucune relation avec qui que ce soit et il a fallu qu'il rencontrât cet individu chez ma mère...

La jeune femme respirait péniblement.

Elle ferma les yeux pour retenir ses larmes.

Le commissaire l'observait d'un air plein de pitié.

Il était ému de la douleur de cette fragile créature.

— Pour aujourd'hui, dit-il en se levant, je n'ai plus besoin de vous, madame; vous pouvez rentrer chez vous...

— Rentrer chez moi... pensa Yvonne en frissonnant.

Rentrer dans l'appartement vide ; être en proie à ces tristes pensées ; être en tête à tête avec soi-même, après une pareille aventure.

A ce moment, elle eut de beaucoup préféré qu'on l'arrêtât et qu'on l'enfermât dans une cellule !..

— Rentrer chez elle...

Le commissaire répéta :

— Vous pouvez vous en aller, madame... Néanmoins, vous ne devez pas quitter Paris et vous devez vous tenir à notre disposition.

— Je n'ai pas l'intention de bouger ! dit Yvonne doucement.

Elle s'était levée et elle considérait le commissaire d'un air indécis.

Soudain, elle éclata en sanglots.

Ces larmes embarrassèrent le commissaire qui ne savait que faire pour calmer la jeune femme.

Elle pleurait si amèrement qu'il aurait volontiers tout fait pour la consoler...

Il s'approcha timidement d'elle et lui mit la main sur l'épaule:

— Calmez-vous donc, madame... il ne vous arrivera rien, absolument rien ; rentrez chez vous et attendez les événements.. vous n'avez aucune raison d'avoir peur...

— Mais j'ai peur de rentrer chez moi !... sanglota Yvonne en s'accrochant au bras du commissaire, je ne veux pas partir d'ici.. .

— Mais je ne puis vous permettre de rester dans ce bureau, dit le fonctionnaire très gêné, vous devez essayer de vous calmer.

Il lui tendit un verre d'eau et Yvonne le but d'un seul trait.

Puis, elle regarda le commissaire de ses beaux yeux, qui étaient voilés de larmes et soupira profondément.

— Comme elle est belle ! pensa celui-ci. Pauvre petite femme, la vie est bien triste pour elle...

Il lui semblait cruel de la laisser partir seule avec son grand désespoir.

La pendule marquait déjà minuit !... il était temps de quitter le bureau.

— Je vais dire à un inspecteur d'aller vous chercher une voiture et de vous accompagner chez vous, madame, dit-il d'une voix énergique ; il fait nuit et je ne voudrais pas vous laisser rentrer seule.

Il sonna et fit appeler un inspecteur à qui il donna l'ordre d'accompagner Yvonne chez elle.

— Prenez une voiture, madame ne se sent pas bien et le chemin est long.

Yvonne voulait le remercier ; mais elle ne pouvait articuler une seule parole et elle n'osa pas lui tendre la main.

Silencieuse, tête baissée, elle suivit l'inspecteur. Lorsqu'elle rentra chez elle, elle trouva l'appartement éclairé.

Lisette ouvrit à son coup de sonnette et elle prononça sur un ton impertinent :

— Je quitterais votre maison cette nuit même, madame.

Yvonne, étonnée, la regarda mais, elle ne protesta pas.

L'autre continua :

— Je rentre chez mes parents... Mes valises sont faites et on viendra les chercher demain matin. Vous pouvez imaginer que je ne tiens pas à rester ici une minute de plus.

Yvonne se détourna sans dire un mot et pénétra dans le salon.

D'un pas incertain elle traversa les pièces, le désordre qui y régnait augmenta son désespoir. Tous les tiroirs gisaient par terre, les armoires étaient ouvertes, leur contenu traînait sur les chaises et les divans.

Il lui semblait que toute sa vie était ainsi détruite comme c'était son bel intérieur... personne ne pourrait plus jamais l'arranger ni le remettre en ordre.

Son bonheur était brisé, la vie tranquille et gaie était finie... désormais il n'y aurait plus jamais que du malheur et des soucis.

Elle se traîna jusqu'à sa chambre à coucher et s'affaissa sur le lit.

Enfin lasse de pleurer, elle s'endormit.

Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait grand jour!... le silence qui régnait dans la maison lui rappela immédiatement le désastre qui l'avait accablée et la douleur prit de nouveau possession de son âme.

Elle avait peur de se trouver toute seule dans le grand appartement en désordre.

— Je devrais aller voir maman, se disait-elle, mais elle n'osait quitter la maison.

Vers midi, un homme sonna ; il venait chercher les valises de la femme de chambre.

Il ne salua pas et en sortant, il se retourna pour dire d'un ton insolent :

— C'est honteux que ma fiancée ait été forcée de servir dans la maison d'un espion. Elle ne pourra jamais oublier cela, elle se sent déshonorée.

Yvonne savait bien, que cela n'était dit que pour la blesser et sans aucune raison ; mais elle frisonna en entendant ces paroles.

Lorsque la porte se fut refermée derrière l'homme elle inspecta l'appartement et elle se dit qu'il valait mieux y mettre de l'ordre et s'occuper à ranger les affaires semées un peu partout.

Mais elle ne se sentait pas la force de le faire et elle se cacha dans un coin comme un animal blessé à mort, elle ferma les yeux et essaya de ne penser à rien.

Mais c'était en vain, les soucis la tourmentaient sans relâche et la peur qu'elle éprouvait en pensant au sort qui attendait son mari lui brisait le cœur.

Elle se disait que tout cela était arrivé par sa faute.

N'était-ce pas elle qui avait insisté pour avoir les meubles, n'était-ce pas elle qui l'avait forcée de traiter avec Dubois et d'accepter ses propositions criminelles?

Qu'allait-il arriver maintenant ?

Son mari serait traduit devant le tribunal et on le condamnerait... cela ne faisait aucun doute. Elle savait que les espions étaient envoyés au bagne.

Et si Hugues trouvait la force de supporter toutes les souffrances du bagne que ferait-il lorsqu'il en sortirait ?

Sa vie était brisée.. il ne trouverait plus de travail, il devrait aller mendier,

Le cœur d'Yvonne battait à se briser... des frissons d'épouvante la parcouraient.

Elle n'avait qu'un seul désir ; mourir ! ne plus penser à l'avenir.

Mais elle savait trop bien que ce désir était vain ; elle serait forcée de partager avec son mari tout ce malheur dont elle était responsable et elle devrait l'aider à supporter les conséquences de son crime.

Pleine de pitié pour elle-même, elle couvrit son visage des deux mains et sanglota désespérément.

CHAPITRE CDLXX

LE MYSTERIEUX COLONEL

Amy Nabot ne tarda pas à rouvrir les yeux.

Elle se trouvait toujours dans la chambre de Charlottenbourg où elle s'était évanouie en voyant apparaître devant ses yeux la silhouette de Baharoff, dont elle avait gardé un si mauvais souvenir.

Celui-ci, en attendant que sa prisonnière revint à elle, s'était paisiblement assis dans un fauteuil, non loin du lit sur lequel la jeune femme était étendue. Il n'avait pas bougé, pas fait le moindre effort pour la faire revenir

à elle ; cependant, il l'avait examinée avec attention et une moue de dédain avait plissé ses lèvres.

C'est qu'Amy n'était plus la belle fille de vingt ans, saine, fraîche et tentante, qu'il avait connu à Paris. Elle avait gardé sa ligne svelte, mais sa fraîcheur, surtout après les terribles épreuves par lesquelles elle venait de passer, avait bel et bien disparu...

Il fallait l'aimer avec tendresse, comme l'aimait James Wells, il fallait l'aimer pour son esprit, pour sa vaillance, pour ses qualités morales, plus que pour son corps, maintenant.

Et Baharoff, malgré qu'il fut d'un âge avancé, justement à cause de cela peut-être, aimait la chair fraîche et juvénile.

Cyniquement, il regarda la jeune femme qui ouvrait lentement les yeux...

Allait-il lui dire brutalement, comme à la malheureuse comtesse Freda Ransons :

« Vous n'êtes « plus » le genre de femmes qui me plaisent... »

Amy jeta autour d'elle un regard éperdu. Que lui voulait cet homme ?

Etait-ce sa passion de jadis qui avait motivé son enlèvement ? Ou un désir de vengeance ? Ou autre chose encore ?

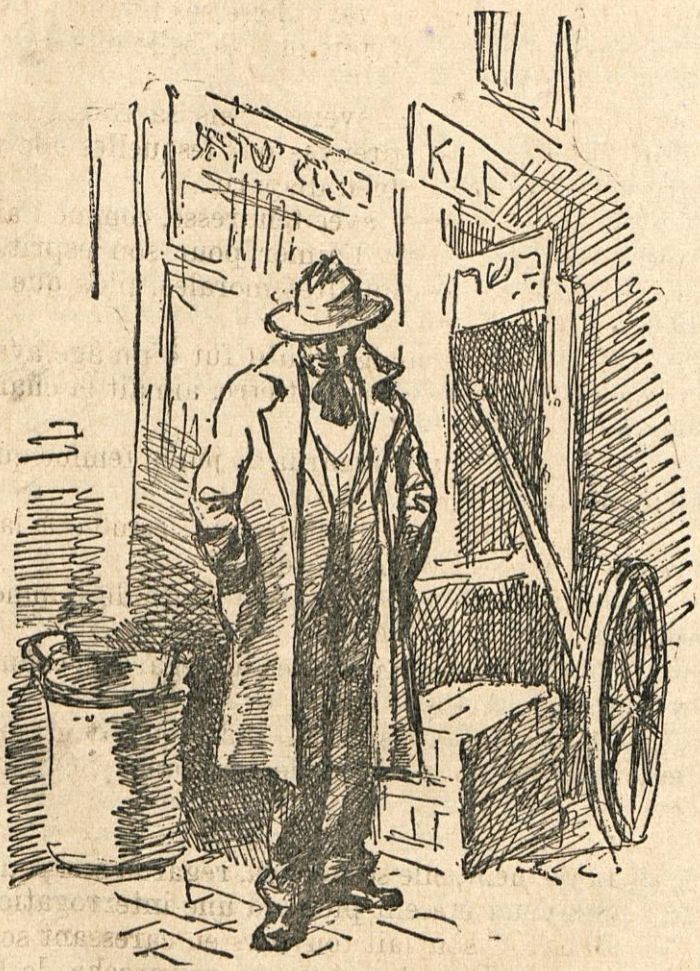
Elle ne pouvait répondre à ses questions...

Lentement, elle se souleva, regarda son bourreau...

Ses yeux étaient pleins d'une interrogation.

Baharoff souriait toujours en caressant son menton de sa main. Puis,il se leva, se rapprocha de la prisonnière qui fit un mouvement de recul.

— Tu vois que l'on se retrouve, parfois, Amy et que l'on se trouve forcé de payer ses dettes.. Te souviens-tu de l'affront que tu m'infligeas, jadis ?... Tu étais jeune,



Grimé, méconnaissable, le journaliste sortait d'un logis misérable... (p. 3677).

tu étais belle, tu te croyais tout permis, hein ?... Et aujourd'hui, que vas-tu faire ?

La malheureuse jeune femme ne trouvait pas un mot.

Qu'eut-elle pu dire, d'ailleurs ? N'était-elle pas entièrement à la merci de Baharoff ?

— Eh bien ! continua celui-ci, de même, je serai, maintenant que tu es en mon pouvoir, impitoyable... Oh ! ajouta-t-il, voyant que la jeune femme, d'un mouvement convulsif, joignait les mains, ne cherche pas à m'attendrir, tu perdrais ton temps en essayant de me supplier... Les larmes des femmes ne me font aucun effet. J'en ai tant vu pleurer !... D'ailleurs, les larmes n'attendrissent que les hommes amoureux et il y a bien longtemps que, pour moi, une jolie femme en vaut une autre... et tu ne me parais même plus jolie... Ton heure est passée... Je serai donc impitoyable pour toi...

— Mais que voulez-vous faire de moi ?... Pourquoi m'avoir fait enlever .. En quoi pouvais-je vous gêner ?

— Cela, ma belle, c'est mon affaire et je ne suis pas ici pour te le dire ; je suis simplement venu te dire bonjour, pour t'accueillir dans mon château de Charlottenbourg, où tu resteras prisonnière, jusqu'à ce qu'il ait été statué sur son sort... Peut-être, suis-je venu aussi pour voir quel effet ta beauté passée me ferait ? ...

La voix ironique et méchante tomba.

Amy sentait monter en elle une colère violente et elle avait peine à retenir les mots qui lui montaient apx lèvres...

— Je vois, dit-elle lentement, vous êtes venu pour vous offrir le luxe de me torturer...

— Bah ! ce sont des roses... Sais-tu ce que c'est que la torture ?... As-tu quelque idée de ce qu'étaient les supplices d'autrefois lorsqu'on donnait la question aux criminels ?... Dans ta tête d'alouette, les mots ronflent, ron-

flent, s'enflent et ils deviennent facilement des faits pour toi... Te torturer !...

Il éclata d'un rire cynique, mordant, et s'approcha de la porte qu'il ouvrit.

— Je te conseille de dormir, dit-il encore, tandis qu'il passait le seuil ; c'est ce que tu as de mieux à faire en attendant d'être fixé sur ton destin... Ne fais pas de mauvais rêves...

La porte retomba.

Amy se trouva seule, de nouveau, seule avec son désespoir...

Un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

Elle se voyait perdue, sans recours...

Qui donc viendrait à son aide ?... Elle se souvenait d'avoir vu, comme dans un rêve, James Wells, aux mains de ses tourmenteurs.

Où cela s'était-il passé ?...

Combien de temps s'était-il écoulé depuis le jour où elle était sortie de la maison de Mme Etienne pour faire un tour sur les quais...

Oh ! pourquoi ce jour-là n'avait-elle pas écouté les conseils de prudence de sa logeuse, de James, lui-même ? Pourquoi était-elle sortie seule ?

Elle avait été elle-même l'artisan de sa perte...

Et maintenant... Maintenant, tout était perdu... Elle ne mènerait pas à bien la mission qu'elle s'était tracée ; elle ne viendrait pas en aide au malheureux capitaine Dreyfus ; elle ne pourrait pas démontrer son innocence.

Pendant un long moment, elle s'abandonna au désespoir.

Puis, soudain, ses larmes se tarirent. Son énergie habituelle renaissait...

N'avait-elle pas connu déjà des heures désespérées ; des situations inextricables ? N'avait-elle pas déjà connu

le désespoir ?... Pourtant, la Providence était venue à son aide, dès qu'elle s'était aidée elle-même...

Oui, c'était cela. Il fallait agir, penser à fuir... vouloir fuir... Vouloir !...

Elle s'approcha de la fenêtre qu'une heure auparavant elle avait trouvé fermée. Elle n'espérait pas qu'il y eut quelque chose de changé ; mais elle voulait voir le parc.

De grands arbres venaient tout près de cette fenêtre ; mais les ombres de la nuit ne permettaient pas à la prisonnière de voir au-delà... A peine, si dans le ciel lointain, elle apercevait quelques étoiles frissonnantes...

Une fatigue la courbait toute ; elle se sentait la tête vide, le cœur lourd...

— Dormir... murmura-t-elle, dormir... oublier...

La raison lui conseilllait de s'abandonner au sommeil, afin de pouvoir mieux lutter lorsque viendrait le jour et qu'elle affronterait, de nouveau, ses bourreaux...

Elle écouta ce conseil, se déshabilla, s'étendit sur le lit où elle ne tarda pas à jouir d'un sommeil vraiment réparateur.

. . . . . .

Quand elle s'éveilla, le soleil était déjà haut sur l'horizon.

Ses idées étaient nettes et claires. Toute son énergie, toute sa vaillance, lui étaient revenues.

La pensée de la fuite emplissait son cerveau. Elle médita longuement sur les moyens dont elle pouvait dis-

poser... Ils étaient peu nombreux, pour ne pas dire inexistants.

Il ne fallait pas penser à pouvoir réaliser un projet de fuite par ses propres moyens dans ce pays inconnu. Toutes les portes étaient fermées et bien fermées...

Mais la jeune femme se disait que, tôt ou tard, une complicité se présenterait.

Restait à savoir comment elle s'assurerait cette complicité éventuelle.

Quand elle était sortie de chez elle pour cette promenade, dont elle se maudissait d'avoir eu l'idée, la jeune femme portait un costume de promenade assez léger et elle n'avait dans son sac à main que peu d'argent.

Ce costume éatit maintenant une loque et ses ravisseurs avaient dû la couvrir en route d'un manteau qui ne lui appartenait pas et avec lequel elle était arrivée à Charlottenbourg.

Elle n'avait d'autres bijoux qu'une broche de brillants et deux bagues de grande valeur dont elle ne se séparait jamais...

Peut-être cela suffirait-il à corrompre une femme de service ?

Une idée venait de traverser l'esprit de la jeune femme.

Si elle pouvait écrire à James Wells ? Elle ne doutait pas que celui-ci ne mit tout en œuvre, s'il était parvenu à se libérer lui-même, pour venir à son aide...

Son regard parcourut la pièce.

Mais nulle part, elle n'aperçut d'encrier ni de plume. Il fallait attendre...

Lentement, le temps coulait...

Enfin, une clé tourna dans la serrure. Amy qui avait gardé, durant cette longue et énervante attente, tout son sang-froid se tourna vers la porte.

Ce fut une femme d'un certain âge qui entra. Elle portait un plateau, sur lequel fumait une tasse de chocolat. Elle le déposa sur la table et se dirigea vers la porte. Amy l'arrêta :

— Madame, dit-elle en souriant, je voudrais vous adresser une prière.

Elle s'exprimait en langue allemande et la domestique leva la tête et la considéra avec attention.

— Was?

— Ecoutez-moi, reprit Amy; j'ai besoin d'écrire une lettre. Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'apporter de l'encre, une plume et du papier?...

— Mais il faudrait que je demande la permission... dit la servante.

— Non! justement, je vous demande de me rendre ce service en cachette de vos maîtres; je vous donnerai aussi la lettre à mettre à la poste et pour vous remercier, si vous me rendez ce service, je vous donnerais cette broche.

Le bijou jetait des feux merveilleux.

— C'est du vrai? demanda la femme.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, répondit Amy. Cette broche vaut quinze mille francs...

Les yeux de la servante brillait de cupidité. Elle tendit la main.

— Ah! non! dit Amy, en souriant, je vous la donnerai après, lorsque vous me rapporterez le récépissé de la poste. La lettre est à recommander... Allons, êtes-vous décidée?...

— C'est promis? demanda la servante...

— Tout à fait promis. La broche sera à vous...

— Alors, attendez.

La vue de la splendide broche de brillants, dont la valeur lui semblait énorme, avait levé tous les scrupules de la servante.

Elle sortit de la pièce, prenant la précaution de refermer la porte à clé, et revint quelques minutes après avec le papier, la plume et l'encrier.

— Là, dit-elle, écrivez vite cette lettre, je vais attendre dans le couloir; je guetterais pour voir s'il ne vient personne.

La plume d'Amy courait sur le papier; elle n'écrivait que quelques lignes et traça d'une main sûre l'adresse de James Wells à Paris.

— Pourvu, se disait-elle qu'il leur ait échappé et soit libre.

Enfin, elle eut achevé et, prenant dans son sac quelque monnaie elle la donna à la domestique pour l'affranchissement de la lettre.

— Tenez, lui dit-elle ensuite, portez au plus tôt cette lettre à la poste et quand vous me rapporterez le récépissé, je vous donnerai le bijou... C'est promis...

— Promis! dit la femme qui hésitait encore quelque peu... Mais, surtout, il ne faudra le dire à personne; parce qu'on ne me le pardonnerait pas... Et, quoique la broche soit très belle, je tiens encore plus à ma vie...

— Soyez tranquille! répondit Amy; je n'ai pas intérêt à vous trahir, vous devez bien le penser...

— Je vous rapporterai le récépissé dès que j'aurais pu aller à la poste, dit la servante qui mit le pli entre son tablier et son corsage.

***

Baharoff venait d'arriver à la Banque.

Lorsqu'il pénétra dans son bureau, son secrétaire lui tendit une carte en disant :

— Le colonel vous attend depuis quelques instants. Il commençait à s'impatienter et je ne savais que lui dire, car votre retard m'inquiétait moi aussi...

— J'ai été retenu à Charlottenbourg, répondit le banquier. Faites donc entrer le colonel et laissez-nous...

Le secrétaire sortit du bureau et quelques minutes après, il ouvrait la porte de nouveau et introduisait un homme de haute taille, à l'allure militaire, malgré ses vêtements civils.

— Bonjour, mon cher, dit le nouveau venu en tendant la main au banquier. Qu'est-ce qui vous a donc retardé...?

— Le résultat de la dernière expédition de Smolten; vous êtes au courant?...

— Amy Nabot?

— Justement! Elle est arrivée hier dans la soirée à Charlottenbourg et j'ai dû m'occuper d'elle ce matin. C'est ce qui m'a retardé. Mais je ne voulais pas quitter la maison sans prévoir tout ce qui pourrait arriver et donner des ordres en conséquence...

— Vous êtes sûr qu'elle ne peut s'évader...?

— Absolument certain... Elle est enfermée dans une pièce dont les portes et les fenêtres sont sévèrement verrouillées et, de plus, j'ai disposé deux sentinelles dans le couloir de sa chambre. Naturellement, il y a dans le parc tout un service d'ordre comme d'habitude et mon fidèle Franz assure la surveillance de tout mon personnel... En mon absence, c'est lui-même qui servira la prisonnière; il ne laissera pas les femmes de service l'approcher...

— Très bien! Et, maintenant, qu'allez-vous faire de cette femme, mon cher Baharoff?... J'ai beaucoup ap-

prouvé votre idée d'enlèvement de cette femme... Elle était extrêmement gênante avec son idée de faire des révélations... De fil en aiguille, on en serait venu à justifier tout le monde et le gouvernement français se serait arrangé de manière à avoir la paix. Tandis que les esprits bouillonnent autour de cette affaire Dreyfus, nos espions peuvent travailler avec fruit... D'autre part, il est nécessaire que la France, devant l'opinion mondiale, se trouve ainsi discréditée par cette monstrueuse injustice...

— Oui, dit Baharoff en souriant, et plus l'équivoque durera mieux cela vaudra pour nous...

— Tout à fait mon avis...

— Mais comment s'y prendre pour augmenter la confusion, qui semble près de finir...?

— Oh! mon cher, vous m'étonnez... C'est vous, le magnat de la presse allemande qui me posez une telle question...? Mais à quoi serviraient tous vos journaux et vos journalistes si vous ne pouviez pas embrouiller les questions les plus claires, si vous ne saviez pas comment faire paraître blanc ce qui est noir et vice-versa... Tout bon journaliste doit savoir parer des couleurs de la vraisemblance et de la vérité, le pire mensonge...

— Bien sûr! approuva Baharoff. Je voulais avoir votre avis. Je suis tout prêt à faire commencer une campagne de presse dans ce sens et à faire marcher Smolten, qui dispose d'une grande influence sur la presse blege.

— Voilà donc un point acquis. Je vous pose maintenant de nouveau ma question : qu'allez-vous faire d'Amy Nabot?

— C'est encore une point sur lequel je voudrais votre avis... J'avais pensé à lui faire signer une déclaration accusant l'Etat-Major français...

Le colonel interrompit Baharoff.

— Mon cher, les déclarations de ce genre ne servent jamais à rien ; on peut toujours prétendre qu'on vous les a extorquées par la violence et les démentir lorsqu'on est libre.. Si cette femme, après avoir signé une déclaration de ce genre, a la possibilité de retourner en France, cela ne servira à rien... Et, de plus, cela pourrait nous compromettre gravement...

— Alors ?... demanda Baharoff.

Le colonel marchait de long en large dans la pièce; il paraissait nerveux ; enfin, il s'arrêta devant le banquier :

— Alors, mon cher, j'en reviens toujours là... Il n'y a qu'un unique moyen pour obtenir le silence d'un adversaire dangereux : c'est de le faire taire pour toujours. Les morts, seuls, ne parlent jamais !...

Baharoff pâlit un peu ; mais il se remit aussitôt et un sourire cynique éclaira son visage.

— Vous avez sans doute raison, colonel... Je vais réfléchir aux moyens à employer... Je verrai Smolten et nous étudierons ensemble la question.

— Très bien ! Mais surtout, écoutez ma recommandation ; il n'y a pas de temps à perdre... Le service secret français s'est alarmé, je l'ai appris de source sûre, de la disparition de cette femme... Ils seraient bien capable de nous mettre sur le dos quelques nouveaux agents.

— Bah ! dit Baharoff souriant cyniquement, les agents que nous envoie le service secret français ne nous gênent jamais bien longtemps... La forêt de Postdam en sait quelque chose...

— Sans doute, mon cher, mais à force de peupler le cimetière des espions, il finirait par devenir inutilisable !... Je tiens à éviter le plus possible de verser le

sang ; c'est pour cela que lorsque nous courons le moindre danger, il faut nous montrer impitoyables !...

Le colonel s'était levé en prononçant ces derniers mots ; il tendit la main à Baharoff en ajoutant :

— Sommes-nous bien d'accord... Tenez-moi au courant...

— D'accord, dit Baharoff, serrant la main qui lui était tendue.

. . . . . .

Resté seul, le banquier sonna.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait pour livrer passage au secrétaire.

— Mon cher Wolf, lui dit le magnat, il faut que vous convoquiez d'urgence Fuchs ; j'ai besoin de le voir ce soir à Charlottenbourg. Mais qu'il prenne toutes les précautions habituelles ; il ne doit pas être vu...

— Entendu, monsieur. Faut-il lui dire qu'il s'agit d'une expédition ?...

— Oui... Qu'il envoie son aide au châlet, comme de coutume, avec les outils nécessaires. Vous devinez de quoi il s'agit ?

— D'une exécution ? demanda le secrétaire.

— Oui, nous sommes infestés d'espions. J'ai la chance d'en avoir, de nouveau, un en mon pouvoir ; il importe de le faire taire pour toujours...

— Bien, Monsieur. Je vais faire le nécessaire.

Le secrétaire allait sortir ; mais le banquier le rappela.

— Autre chose, Smolten est descendu à son hôtel habituel ?

— Oui, monsieur ; il est passé ce matin, avant votre arrivée et il doit venir vers midi pour vous voir.

— Alors, c'est bien. Dès qu'il arrivera, vous l'introduirez. Il faudra aussi passer les notes à la presse que nous avions laissées en suspens hier. Le colonel a donné un avis favorable. Il faudra même les amplifier ; la campagne doit s'intensifier ; il ne faut pas que le calme renaisse en France : convoquez nos écrivains et donnez-leur la consigne... Chaque jour, vous me soumettrez les articles qui devront être imprimés le lendemain... Vous avez compris ?

— Parfaitement, Monsieur.

— Alors, vous pouvez disposer... Merci.

CHAPITRE CDLXXI

LA FOSSE AUX ESPIONS

Baharoff et Smolten avaient déjeuné en tête-à-tête dans un restaurant de la Friedrichstrasse.

Leur conversation très animée avait entièrement roulé sur Amy Nabot et le sort qui lui était réservé.

Smolten avait fait la grimace en entendant Baharoff lui dire que, d'ordre supérieur, la jeune femme devait être supprimée pour éviter toute complication et surtout toute révélation.

Baharoff s'était mis à rire en voyant la répugnance du jeune attaché.

— Eh quoi ! devriendriez-vous sentimental ? lui demanda-t-il. N'est-ce point vous qui professiez, il n'y a pas longtemps, qu'il faut aller jusqu'au bout et ne rien laisser au hasard...

— Oui, dit Smolten, dont le visage était sombre. Et je suis toujours de cet avis : il faut ne pas permettre à quoi que ce soit et à qui que cesoit d'entraver notre route... Mais, en quoi cette jeune femme nous gêne-t-elle, maintenant qu'elle est ici... A Paris, elle risquait de nous ennuyer par ses révélations : mais maintenant que nous la tenons prisonnière, elle est réduite à l'impuissance... D'ailleurs, laissez-moi vous dire qu'il eut suffi alors de la faire poignarder sur les rives de la Seine par un de nos hommes à tout faire... On eut retrouvé quelque jour son cadavre dans le fleuve ; mais nul n'aurait pensé à nous soupçonner...

— En définitive, votre scrupule est surtout fait de mauvaise humeur, mon cher Smolten, reprit Baharoff. Vous vous dites que j'ai changé d'avis et que telle n'était pas mon idée lorsque je vous ai demandé d'enlever cette femme... Ma foi, je dois vous avouer que vous touchez à la vérité... Je nourrissais pour Amy Nabot une vague sentimentalité qui m'eut fait repousser l'idée de la faire poignarder purement et simplement de loin... Mais je l'ai revue... N'avez-vous jamais éprouvé ce sentiment de haine, ami Smolten ?... De haine contre le passé et le sentiment que vous nourrissiez pour une personne qui vous apparaît soudain toute différente de ce qu'elle était dans votre souvenir ?...

— Elle est encore très belle et très émouvante ! dit Smolten.

— Pour vous, peut-être ; pour vous qui ne l'avez pas connue lorsqu'elle avait vingt ans... Oui, elle est très émouvante... mais elle a perdu la fascination de la jeunesse, son éblouissant éclat... Je vous le confesse : ce qui vous émeut en elle, me repousse ; ce qui je cherchais en elle est mort... J'ai éprouvé presque de la répulsion... comment vous expliquer mieux.

— J'ai parfaitement compris, dit Smolten, dont la voix était pleine d'amertume.

— Et vous êtes furieux à l'idée que vous vous êtes donné tant de mal pour rien... Peut-être même êtes-vous quelque peu amoureux ?...

— Je ne crois pas, dit l'attaché d'un ton sec. J'ai eu, du reste, la possibilité de posséder cette femme à plusieurs reprises, alors qu'elle était sous l'influence des stupéfiants et si docile. Il n'eut tenu qu'à moi de le faire... Je l'ai négligé ; mais comme je vous le disais, je l'ai trouvée très belle et très émouvante et l'idée de l'abattre comme un chien me répugne... Que gagnera la Grande Allemagne à cette disparition ?

— Ce qu'elle gagne à la disparition de tous les espions, de tous ceux qui la combattent... C'est autant de soldats de moins chez l'ennemi...

— Mais si elle est réduite à l'impuissance ?..

— Etes-vous sûr qu'elle ne pourra jamais s'évader ?... Et alors quelle sera notre situation... Non, mon cher, retrouvez votre énergie... D'ailleurs, si cela vous répugne d'assister à son exécution, Fuchs y suffira. Elle grossira d'une unité le nombre des ensevelis dans « la fosse aux espions » de la forêt de Postdam, et tout sera dit... Nul n'entendra jamais plus parler d'Amy Nabot. N'en parlons donc plus ; la cause est entendue...

— Oui, puisque votre décision est irrévocable ; parlons d'autre chose...

— Vous retournerez en France dans trois jours et, d'ici là, il faut que vous ayez communiqué à la presse belge le plan d'une campagne pour l'affaire Dreyfus... Il faut que les grands quotidiens de Bruxelles ou d'Anvers suivent la ligne tracée par ceux de Berlin. Nous comptons sur vous pour cela...

— Ce sera fait...

— Autre chose encore... Que devient Dubois ? N'est-il pas parvenu à vous communiquer d'autres plans de matériel d'artillerie que ceux que vous m'avez fait tenir ? Ce dessinateur qui devait les lui fournir ?...

— J'ai appris à ce sujet, une mauvaise nouvelle; cet individu, un novice en la matière, s'est fait prendre la main dans le sac... Il a été immédiatement arrêté et l'on recherche Dubois qui, cette fois-ci sera définitivement brûlé... J'ai donné des ordres ; il vaudrait mieux qu'il disparut... Si nous avons la chance de le trouver avant la police française, il n'aura pas le loisir de nous trahir...

— A la bonne heure ! s'exclama Baharoff, je vois qu'en ce qui concerne Dubois, vous ne vous arrêtez pas à de vaines sentimentalités...

Sa voix avait un petit accent ironique qui n'échappa pas à son interlocuteur, qui bondit :

— Mais, il en eut été de même pour Amy Nabot, si vous n'aviez pas exprimé le désir de la voir vivante !... Je suis avant tout un soldat et, homme ou femme, pour moi, l'ennemi est toujours un ennemi... Mais lorsqu'il ne peut plus nuire...

— Nous avions décidé de n'en plus parler, mon bon ami...

Le regard d'aigle de Baharoff se fixa sur le visage de l'attaché d'Ambassade qui ne baissa pas les yeux.